



LE CREUSET

4^e ANNÉE - N° 3
MARS 1928 —

BULLETIN MENSUEL DE
PROPAGANDE SYNDICALE

Pour la défense de nos salaires,
TOUS autour de notre Syndicat!

LE CREUSET

Bulletin Mensuel
de Propagande Syndicale

4^e Ann., N° 3 - Mars 1928

Les articles
n'engagent que leurs auteurs.

Rédaction et Administration :
Jean DE BOE, "Le Creuset",
23, place Saint-Géry, Bruxelles

Sommaire :

Ecoute ce que nous te fisons (p. 33); *Coin du Morticole* (p. 35); *Il faut démasquer les manœuvres patronales* (p. 36); *Les promenades du « Creuset »* (p. 37); *Le Coin des Jeunes* (p. 38); *Le Pèlerin de Moscou* (p. 39); *Quelle est la signification du cercle l'« Effort »?* (p. 43); *Le Concours d'Abonnements* (p. 44); *Hier et aujourd'hui* (p. 45); *Bibliographie* (p. 47).

Ecoute ce que nous te disons

Camarade Lecteur,

Pardonne à des militants qui depuis quelques années luttent pour insuffler au mouvement syndical typographique la force nécessaire pour résister aux assauts de la coalition patronale, de venir troubler ton isolement, peut-être ton indifférence et de te montrer les dangers multiples qui guettent notre Association, par conséquent, qui te guettent toi-même, dans tes conditions de travail et d'existence.

Depuis longtemps, pour des raisons qu'il ne nous importe pas d'approfondir ici, tu négliges tes assemblées syndicales. Tu ne connais que par ouï-dire les événements qui touchent ton organisation. Tu acceptes, sans contrôle, puisque tu t'abstiens, tous les racontars, tous les dénigrement, toutes les erreurs qui se colportent sur le fonctionnement de notre Association, par ceux que gêne son activité ou par ceux qui, comme toi, se soucient peu de participer à son travail et se créent une excuse en acceptant ces déblatérations.

Certains événements auraient cependant dû te réveiller de ta léthargique indifférence. Tu as été acculé à une grève de 9 semaines, en 1925, pour diminuer dans une faible mesure le décalage de ton salaire de 1914. Ensuite, malgré les signatures patronales, tu as été contraint d'abandonner une première fois 17 fr. 50 sur ton salaire hebdomadaire, enfin, tu as dû subir une diminution progressive du fait de l'abaissement du taux des tranches d'index.

Nous t'avions, dès 1925, dénoncé ces menaces ! Tu ne nous as pas écouté. Tu as prêté l'oreille aux endormeurs qui nous désignaient comme des démagogues ou des alarmistes.

Les circonstances sont pires aujourd'hui qu'hier. La coalition patronale, en dépit des apparences, s'est toujours renforcée. Nous venons à nouveau jeter le cri d'alarme, car nous savons que si tu ne réagis pas énergiquement, la meilleure de tes conquêtes te sera arrachée : la semaine fixe. Après

CAMARADES ! VOYEZ NOTRE CONCOURS D'ABONNEMENTS

avoir avili ton salaire, c'est elle que visent aujourd'hui les maîtres imprimeurs ! Et il faudra quand même que tu te réveilles et que tu te lances dans le combat pour ton droit à la vie. Pourvu que ce ne soit pas trop tard. Tu ne peux te laisser acculer ainsi toujours un peu plus dans la misère et l'insécurité.

Il eut mieux valu lutter hier jusqu'au bout ; il vaut mieux lutter maintenant que plus tard ; car les conditions de lutte deviendront de plus en plus difficiles.

Nous te crions : « Haut le cœur ! » Et nous te dénonçons à nouveau ceux qui, aujourd'hui comme hier, veulent empêcher que ta vigilance soit réveillée.

Peut-être as-tu été sollicité pour t'associer, sous l'un ou l'autre prétexte trompeur, au travail du cercle l'« Effort », organisé par ceux qui ne veulent pas — parce que généralement ils occupent des postes privilégiés — que l'Association se dresse résolument contre la poussée patronale ; tout au moins auras-tu eu connaissance du bulletin qu'ils viennent de publier et qui doit servir uniquement à discréditer tes militants et à détourner ton attention des dangers qui entourent l'échéance toute proche du contrat collectif.

Camarade,

Nous te demandons de ne pas t'obstiner dans le délaissement de la vie syndicale du Livre. Tu dois assister à tes assemblées. Tu dois contrôler l'activité de ton comité. Tu dois demander des comptes, de la lumière. C'est ta vie économique qui est en jeu. C'est la vie de ta femme, de tes enfants. C'est tout ton avenir et le leur. Ce n'est qu'en vivant avec ceux qui te dirigent les difficultés et les dangers du moment, que tu pourras apprécier la valeur de ces dirigeants et la légitimité de leurs propositions ; ce n'est qu'à cette condition que tu auras le droit de jugement.

Depuis 4 ans, la revue « Le Creuset » mène une campagne sans équi-

voque contre les menées patronales. Sa seule raison d'être est la défense des intérêts des travailleurs du Livre ; c'est aussi le seul objet de son travail. Entre ce travail de revendication et le travail de dénigrement et de personnalisme par lequel débute le bulletin de l'« Effort Syndical », tu dois faire un choix. Tu dois établir une comparaison. Nous ne te demandons pas un acte de foi : nous te demandons de raisonner. Nous ne doutons pas qu'alors tu te rangeras à nos côtés, aux côtés de ceux qui bataillent sans cesse pour toi.

Les patrons ont tout de suite marqué l'importance du « Creuset », en interdisant toute propagande et toute vente de cet organe dans les ateliers. Plusieurs de nos camarades ont d'ailleurs été renvoyés de leurs ateliers parce que militant dans notre groupement. L'attitude des patrons est toute autre envers l'« Effort Syndical » qui favorise leurs propres désirs : lutte contre les dirigeants syndicalistes d'extrême-gauche et désintéressement de la propagande syndicale. Aussi « Graphica », organe de la Fédération Patronale, dans son n. du 1er février, souhaitait-il longue vie à cet organe ouvrier (!)

Donc, pas d'équivoque. Tu choisiras selon le travail accompli. Tu ne te laisseras plus « bourrer le crâne ». Tu assisteras à tes séances syndicales. Ta présence sera une force pour tes dirigeants dans leur lutte pour l'amélioration de tes conditions de travail.

Si tu écoutes notre appel, si tu réagis de suite, si tu entraînes avec toi tes compagnons de travail, le prochain renouvellement du contrat collectif pourra être une belle victoire, une « réelle victoire ». Si tu persistes dans ton absentéisme et ton indifférence, ce sera la défaite. A toi de choisir, nous avons fait notre devoir en te plaçant devant tes responsabilités.

Sois conscient. Sois viril. Sois clairvoyant.

« LE CREUSET »

FAITES DES ABONNES AU « CREUSET », 5 FR. PAR AN



Parmi les maladies accusées d'accroître leur virulence par rapport au fragile organisme humain, la presse tant médicale que d'information dénonce le cancer coupable, semble-t-il, de frapper un nombre de plus en plus considérable de victimes.

Non seulement cet ennemi redoutable serait héréditaire, mais il existerait des maisons, des villes, des sols particulièrement aptes à subir ses atteintes. Que l'on veuille bien se rendre compte du peu de poids qu'il convient d'accorder à des statistiques basées sur les cas récents : la campagne anticancéreuse entreprise par le public est, en effet, relativement neuve et favorise le diagnostic précoce ; nos moyens perfectionnés de recherches et d'analyses nous font découvrir des cancers internes variés, inconnus auparavant, les seuls cancers de la peau étant admis ; de plus, l'âge moyen de la vie s'est élevé, augmentant le nombre possible des atteintes ; car, si la maladie peut survenir à tout âge, elle affecte particulièrement les approches de la cinquantaine.

Si rien ne prouve encore l'accroissement réel du cancer, le problème de la lutte contre un fléau presque aussi menaçant que la tuberculose reste urgent.

En quoi consiste cette affection redoutable ? Sans cause appréciable, des cellules d'un organe quelconque se mettent, à un moment donné, à se multiplier de façon anormale, dans le plus grand désordre. Elles rompent les enveloppes fibreuses, se répandent dans les alentours, déterminant, par leur masse, une tumeur. Celle-ci secrète des poisons qui intoxiquent progressivement l'organisme entier.

A NOS AMIS

Nous faisons un pressant appel auprès de nos amis pour qu'ils fassent un effort de propagande en faveur du « Creuset ». L'indépendance absolue de notre organe d'avant-garde est pour lui et pour vous la garantie du travail efficace qu'il accomplit. Encore faut-il alors le soutenir financièrement et moralement.

Faites-lui des abonnés. Organisez la vente au numéro dans vos ateliers. Faites-le lire partout. Le succès du « Creuset », c'est le réveil de la conscience syndicale ; c'est le triomphe de vos revendications. Tous au travail !

qui s'affaiblit ; puis, par les vaisseaux lymphatiques, des amas cellulaires cancéreux sont lancés vers d'autres organes, qui s'infectent à leur tour et la mort survient en quelques mois ou quelques années.

L'on discute encore beaucoup la cause de cette maladie étrange, aux formes et localisations si variées.

Pour les uns, il s'agit d'un trouble de l'équilibre cellulaire d'ordre physico-chimique, rompant l'harmonie intérieure et permettant le développement de potentialités jusque là inhibées ; pour les autres, il s'agit d'un microbe infiniment petit, invisible au microscope, créant une excitation cellulaire particulière amenant leur multiplication anormale.

Les diverses expériences faites sur les animaux ne sont pas encore concluantes ; l'opinion la plus répandue consiste à estimer nécessaire l'action combinée de deux facteurs : l'un irritatif à la faveur duquel agirait le second, d'ordre microbien.

L'ignorance dans laquelle se trouve encore la science quant à la cause exacte du cancer n'a pas encore permis la découverte d'une thérapeutique efficace : le bistouri et le radium sont des moyens brutaux et aveugles, arrivant d'ailleurs souvent trop tardivement ; quant aux divers médicaments préconisés dans ces dernières années, il convient de ne leur accorder encore qu'une confiance minime.

L'on en est réduit à préconiser la propagande en faveur du dépistage précoce du cancer et à conseiller, à toute personne atteignant 40 ans, une visite médicale annuelle surveillant spécialement les organes le plus souvent atteints : les seins et la matrice chez la femme, l'estomac et le rectum chez l'homme.

Enfin, il importe de renseigner les travailleurs sur les risques particuliers d'infection cancéreuse auxquels prédisposent certaines professions, et qu'exposera l'un de nos prochains entretiens.

Dr FONTAINE-VINCENT

Envoyez les Abonnements : « Le Creuset », 23, pl. St-Géry, Bruxelles

Il faut démasquer impitoyablement les manœuvres patronales

L'histoire de la lutte des travailleurs du Livre, au cours des trois dernières années, ne manque certes pas d'enseignements, dont on pourra utilement se servir pour étudier la position actuelle des maîtres imprimeurs; cette expérience pourra servir aussi utilement, pour déterminer la tactique des organisations ouvrières et pour rectifier certaines erreurs commises par elles.

Nous ne voulons parler dans cet article que de deux faits précis, qui éclairent lumineusement la situation actuelle, tant la tactique hypocrite des patrons que la tactique... prudente des dirigeants des organisations ouvrières. Ces deux faits évoquent par leur analogie un morceau du passé, qui n'est certes, d'une part, pas le plus brillant de l'histoire des travailleurs du Livre et d'autre part constitue une des périodes des plus basement hypocrites du patronat belge du Livre.

Voyons ces faits :

1. — La division stratégique des patrons du Livre.

Tous les camarades se souviendront du bond formidable que fit l'index-number au cours du 3^e trimestre de l'année 1926, déterminant ainsi, sur la base même du contrat collectif, un réajustement des salaires variant — suivant les catégories et l'augmentation des index locaux — entre les 30 et 40 francs par semaine.

Tous, nous avons encore à la mémoire les manœuvres des patrons. D'abord ils estimaient qu'ils pouvaient donner le préavis de trois mois pour la clause salaire dès que l'index atteindrait le plafond prévu; ensuite, ils croyaient ne pas devoir payer le réajustement pendant la période de ce préavis; finalement, ces questions furent portées devant les conseils d'arbitrage, tant devant ceux prévus par le contrat, que devant ceux institués par le gouvernement.

Mais le texte du contrat était clair; il n'était pas possible, malgré le bon vouloir de ces institutions patronales d'arbitrage, de donner raison aux patrons. Le texte du contrat était tout à fait explicite à ce sujet et il a fallu l'hypocrite audace

des patrons pour s'insurger contre son exécution.

Et cependant, les patrons ne se considéraient pas comme battus, et ils étaient loin de l'être !

Au moment où la condamnation définitive allait être prononcée contre certains patrons de province par le Conseil national d'appel — institué par le Contrat — un de leurs avocats vint déclarer qu'un fait nouveau venait d'intervenir : les patrons en cause avaient désaffilié leur chambre syndicale régionale de la Fédération patronale nationale, se dégageant ainsi des obligations contractuelles signées en leur nom par leur fédération nationale.

Cette tactique de division (?) permit aux patrons de province de ne plus appliquer le contrat; elle permit aussi, plus tard, aux patrons bruxellois de faire pression sur leurs ouvriers pour qu'ils cèdent l'entière responsabilité du réajustement auquel ils avaient droit. Cette tactique a admirablement réussi; les patrons en ont tiré un large profit.

Les patrons continuent leur « stratégie » de division; nous en sommes à la deuxième partie de cette tactique.

Sur mandat du dernier Congrès des travailleurs du Livre, les Comités centraux se sont mis en rapport avec les patrons, conformément aux stipulations du contrat collectif en vigueur. Un échange de correspondances a eu lieu.

De cet échange de correspondances, il ressort clairement que les patrons sont décidés à saboter les négociations qui devaient contractuellement commencer au mois de février 1928.

Que disent-ils ? La fédération patronale est « virtuellement en liquidation », le bureau de la fédération et son secrétaire sont « chargés de l'expédition des affaires courantes ».

Ils ajoutent cependant qu'une nouvelle fédération est constituée depuis février 1927, mais que le groupe chargé de la mettre en fonction n'a pu réussir à rallier un nombre suffisant de sections. Ils se

déclarent dans l'impossibilité de négocier un contrat national.

Ce n'est pas par hasard que la fédération patronale est « virtuellement en liquidation », comme ce n'est pas non plus par hasard que la « nouvelle » fédération patronale — qui ressemblera sans aucun doute singulièrement à l'« ancienne », — met tant de temps à se « reconstituer ». Déjà dans le passé, les patrons usaient de « ficelles » pour arriver à l'échéance du contrat ou des clauses salaires, afin de pouvoir mettre les ouvriers devant des faits accomplis.

C'est la tactique de « division » qui continue; elle est claire : simuler l'inexistence d'une fédération patronale nationale pour arriver à l'échéance du contrat sans qu'aucune mesure ne soit prise; semer la confusion dans les rangs ouvriers pour rogner sur les conditions de travail.

II. — La conspiration du silence.

Nos camarades se souviendront aussi combien de fois cette phrase a été prononcée par nous, au cours de ces trois dernières années. Inlassablement, nous avons dénoncé ce silence que l'on organisait autour des situations des plus tragiques pour les ouvriers du Livre; impitoyablement, nous avons, dans tous les Congrès, signalé aux Comités centraux le danger de favoriser les manœuvres patronales en se taisant, en les laissant ignorer par les ouvriers.

Voici d'ailleurs, à titre de preuve, un extrait d'un exposé fait au Congrès typographique extraordinaire du 1^{er} novembre 1925 (F. T. du 1^{er} décembre 1925) :

« Avant la grève, j'avais insisté déjà pour qu'une agitation générale de préparation fût menée chez nous; je signalai notamment, le parti qu'on pouvait tirer

de notre organe fédéral, de notre bulletin, à la condition qu'il fût bien conduit. J'insistai aussi sur la nécessité qu'il y avait de dévoiler entièrement les menaces des patrons qui, de toute évidence, voulaient la lutte. On me répondit tout simplement que je cherchais à mettre le Comité central dans une mauvaise posture devant les patrons. »

Cette idée de lutte contre la « conspiration du silence » a encore été beaucoup plus clairement exprimée dans les assemblées à Bruxelles et dans les congrès qui traitaient spécialement des conditions de travail.

Et voilà que cette tactique aussi continue !

Nulle trace dans notre organe fédéral d'articles d'agitation et de propagande; nul avertissement, nulle part l'on dénonce les manœuvres hypocrites des patrons, c'est le silence ! Ce silence favorise les menées patronales, il favorise la confusion et la panique que sèment les patrons !

Contre la glissade

Voilà les deux analogies ! Tactiques favorables pour les patrons; tactiques néfastes pour les ouvriers !

Nous accusons les patrons imprimeurs de simuler hypocritement la division dans leurs rangs, pour mieux pouvoir battre les ouvriers à l'échéance du contrat.

Nous réclamons que nos organes professionnels dénoncent devant tous les travailleurs du Livre ces manœuvres patronales.

Tous aux séances ! Préparons ensemble notre défense et notre attaque contre les patrons !

Tous ensemble : contre la glissade !!!

G. V. d. B.

LES PROMENADES DU "CREUSET"

Voici venir le printemps ! Les amateurs de promenades champêtres nous demandent déjà notre programme pour cette année. Pour rester dans les traditions, notre première sortie sera pour le lundi de Pâques, 9 avril. Nous visiterons le Château de Beersel et les environs. Une convocation sera envoyée en temps voulu avec les indications nécessaires.

La Commission d'Agrément propose pour cet été un voyage au Château de Mariemont (La Louvière). Cette excursion serait on ne peut plus intéressante. Mais comme elle entraîne quelques frais, nous désirons demander l'avis de nos camarades. Eventuellement, nous organiserions à cet effet une caisse d'épargne. Ceux qui désireraient participer à cette excursion sont priés d'écrire au local : « Le Creuset », 23, Place Saint-Géry, Bruxelles.

Le Coin des Jeunes

LA TUTELLE

Je me souviens de l'année 1925. C'était au mois de juin. Une assemblée générale des adhérents avait lieu. Cette assemblée se tenait au Cygne. La salle était comble. L'on donnait connaissance, ce jour-là de la décision relative au renouvellement du contrat. Le comité fit savoir à tous nos camarades que l'Association avait décidé la grève. Or, nous, les adhérents, nous n'avions pas pu prendre position. Il nous avait été donné connaissance des tractations, et ce fut tout. Si un camarade voulait émettre une proposition, on lui répondait que c'était à l'Association de décider et non aux adhérents qui étaient sous sa tutelle. Tels sont, en effet, les règlements, mais c'est regrettable, car il faut convenir de ceci : c'est que les adhérents sont aussi intéressés dans de pareilles questions que leurs aînés. Les adhérents eux aussi ont dans la plupart des cas, femme et enfants. Eux aussi désirent voir améliorer leurs conditions d'existence. C'est pourquoi il est souhaitable qu'une situation semblable ne puisse plus se reproduire. Pour cela il faudrait que lorsqu'une question d'ordre général est discutée au syndicat, les adhérents soient admis aux assemblées de l'Association, qu'ils puissent discuter et participer au vote. On dira que les adhérents sont des écervelés, qu'ils viendront fausser le vote de l'Association. C'est là une erreur, nous ne sommes pas des gamins. Nous voulons notre place au soleil, notre droit à la vie. Et pour le conquérir nous sommes prêts à lutter avec toute l'énergie voulue. Nous sommes prêts à faire tous les sacrifices. Mais qu'au moins on nous permette de le faire en connaissance de cause.

Camarades adhérents, nous sommes à la veille de l'échéance du contrat collec-

tif. Nous devons assister à nos assemblées et y défendre notre droit, c'est-à-dire la responsabilité dans les mouvements de revendication. L. V.

EN PHOTOGRAVURE

La question de l'apprentissage est très importante pour les ouvriers photographes. Certaines branches, absorbant une trop grande quantité d'apprentis, sont menacées d'être mises en danger dans un bref délai par un surcroît de main-d'œuvre. Pour réagir contre ce danger, les dirigeants du Syndicat préconisent une sorte de boycottage des apprentis dans certaines branches, notamment en simili. C'est très bien et dans la pratique on pourra raréfier les bons similis-graveurs; seulement, songe-t-on à la profonde injustice qu'il y a à boycotter certains apprentis alors que d'autres peuvent recevoir les enseignements professionnels indispensables. C'est pratiquement créer deux qualités d'ouvriers : les aristocrates de bonne qualification et les prolétaires de qualification médiocre. Ce qui serait beaucoup plus juste, ce serait, si cela est nécessaire, de limiter davantage le pourcentage des apprentis. Mais c'est une pratique néfaste que de refuser aux apprentis, dans les cadres du contrat collectif, l'enseignement qui doit en faire de bons ouvriers, capables de se défendre syndicalement et professionnellement.

Que les jeunes s'unissent pour exiger leur droit à la vie. Qu'ils exigent aussi l'incorporation de l'enseignement professionnel dans la journée des 8 heures de travail. Mais que pour cela ils comptent surtout sur leur propre combativité et leur propre persévérance, car il y a beaucoup d'inertie à vaincre.

UN JEUNE

JEUNE CAMARADE,

Sache que demain tu supporteras le poids des responsabilités de la vie. Responsabilités vis-à-vis de ta femme, de tes enfants; vis-à-vis de l'avenir — comme tes aînés en ont eue et en ont encore vis-à-vis de toi...

C'est par ton organisation syndicale que tu seras fort. Apporte-lui ton dévouement. Elle te le rendra au centuple. Sois un bon syndiqué.

FAITES DES ABONNES AU « CREUSET », 5 FR. PAR AN

Le Pèlerin de Moscou⁽¹⁾

Cinquante jours à travers la Russie Nouvelle

« L'U. R. S. S., il faut sans cesse le redire, pays hétéroclite et sur lequel le voyageur partial, qui ne veut voir qu'un côté des choses, peut mentir audacieusement tout en ne rapportant que des vérités. »

Luc Durtain

(« L'Autre Europe : Moscou et sa foi »)

PRELIMINAIRES (Suite)

Avant de franchir la frontière, arrêtons-nous un moment. Dépouillons-nous, autant que faire se peut, de notre âme occidentale. Cessons d'être Européens. Oublions nos grandes villes, nos raffinements vestimentaires, nos dancings, nos cravates, notre suffrage universel, les mille et un besoins plus ou moins anormaux qui forment la trame de notre existence. Essayons de nous assimiler les coutumes et les besoins de nos hôtes. C'est dans la mesure où nous réussirons ce mimétisme que nous comprendrons la révolution russe; que nous comprendrons surtout certaines tares qui nous frappent, comme la mendicité, le vagabondage et qu'exploitent contre le nouveau régime les âmes sensibles et charitables de notre douce et bienfaisante société.

Au lieu d'établir de faciles comparaisons entre la « vie large et belle » dont jouissent nos travailleurs et les « insuffisances » que subissent ceux de Russie, nous aurons à confronter la jeune république révolutionnaire avec la Russie des Tzars; nous aurons à la situer dans son cadre propre, en butte aux événements intérieurs et extérieurs qui entourèrent son existence. Les téméraires jugeront ensuite.

La Russie tsariste était le plus vaste empire du monde; asiatique dans sa plus grande partie (3/4). Pour donner une idée de son étendue, disons que la Russie d'Europe seule était dix fois plus étendue que la France, l'empire entier 40 fois et à peu près mille fois plus que la Belgique. Sa population était très disséminée, donnant pour l'ensemble moins de 8 habitants

par kilomètre carré, alors que la Belgique en entasse 250 dans le même espace. Evidemment cette répartition est purement théorique, puisque la Russie d'Europe avec seulement un quart du territoire total possédait les deux tiers de la population. Si l'on écarte les districts du nord-est très peu peuplés, on trouve dans le centre et surtout dans le sud, des populations relativement denses : l'Ukraine, par exemple, comptait plus de trente millions d'habitants. Une autre caractéristique de l'empire russe était la multiplicité des races et des langues. On y comptait 140 nationalités différentes possédant toutes leur langage propre. En outre, se dressaient entre ces peuples, des frontières de religion. Moins de la moitié seulement des sujets du tzar étaient Russes et parlaient la langue officielle.

Située en dehors de la civilisation, la Russie, tant européenne qu'asiatique, devait subir une stagnation culturelle, industrielle et politique bien plus longue que tous les autres Etats du monde civilisé. Une noblesse, toute puissante, détentrice de la terre, y régnait avec l'aide d'un clergé rapace et ignare. Les symboles de la politique tsariste étaient le knout et la croix orthodoxe, et, par ce double signe, le despotisme le plus cruel, le plus capricieux menaçait sans cesse le peuple.

Cependant, si épais que fussent les murs de l'ignorance et de l'oppression, le souffle de la révolution française parvint à réchauffer la foi libératrice. Dès 1825, c'est la révolte des Décabristes, échouée par la trahison et l'isolement. Alexandre Ier pouvait pendre et déporter : la Liberté avait jeté son cri d'espérance. Du sang des martyrs se lèveront des vengeurs. Paul Ier, qui succéda au précédent, pouvait affirmer en montant sur le trône : « Je sais que la Révolution est aux portes

(1). — Voir « Le Creuset », n. de février.

Envoyez les Abonnements : « Le Creuset », 23, pl. St-Géry, Bruxelles

de la Russie » et jurer qu'« elle n'entre-rait pas ». La révolution s'infiltrait partout. Nul pays ne connut une oppression semblable à celle qui caractérisa son régime et, pourtant, ce fut la plus belle période de floraison intellectuelle et littéraire. La pensée étouffée se recréait partout. Ce fut l'époque où toute une jeunesse, souvent d'extraction noble, souffrit les pires persécutions pour libérer la Russie de l'esclavage politique. Parmi tant d'écrivains qui peuplaient les prisons, citons Dostoïevsky et Gerzen, dont le journal « Kolokol » (la Cloche) servait de tocsin parmi le peuple.

Depuis lors, l'histoire ne fut plus qu'une lutte incessante et sanglante entre une élite intellectuelle et l'autocratie. Alexandre II subira 12 attentats avant de succomber sous les bombes de Ryssakov et de Gringewizki. Les tzars planteront leurs gibets dans tous les coins de la Russie, ils condamneront, exileront, enterreront dans les casemates des forteresses; rien n'arrêtera la gestation du nouveau monde, comme rien n'arrêtera, plus tard, son éclosion. C'est le premier parti révolutionnaire « Narodnaïa Volna » (La Volonté du Peuple) qui se fonde en 1879. Plekhanof, qui a pu fuir, fonde en Suisse, le deuxième parti russe : « La Libération du Travail ».

Pendant ce temps, s'accomplit une lente et sûre transformation économique et sociale en Russie. La décadence dissout peu à peu la vieille noblesse terrienne : elle quitte ses repaires, fascinée par le faste des grandes villes et acculée à vendre ses terres par la ruine. Les patrimoines séculaires se dispersent au profit d'une bourgeoisie paysanne : gros propriétaires fonciers et koulaks. Les chiffres sont d'une éloquence frappante : Alors qu'en 1862, les nobles possédaient 87 millions de déciatines (1), ils n'en possédaient plus que 43 millions en 1911. Il n'importe pas ici d'établir les causes de cette désagrégation de la caste dominante, le fait en lui-même est suffisamment significatif : la noblesse terrienne, dans son caractère féodal, s'effondre au bénéfice d'une bourgeoisie avide.

Ce déplacement de propriété devait s'accompagner de multiples phénomènes dont la répercussion influencera plus tard, d'abord la révolution de 1905, puis celle de 1917.

L'avènement de la bourgeoisie terrienne accentua le paupérisme rural. La terre devint de moins en moins accessible au paysan pauvre. La déciatine de terre qui valait 50 roubles en 1896, en valait 118 en 1905. Si l'on ajoute à cela que l'agriculture possédait des moyens absolument rudimentaires, que le rendement était plus faible que dans tous les autres pays du monde (1), on comprendra l'exode de plus en plus grand des paysans vers la ville, où ils allaient former une grande armée de miséreux.

C'est vers la même époque que l'industrie prend son essor. Le prolétariat des villes va se joindre aux « sans terre », une nouvelle phase s'ouvre pour le peuple russe. C'est aussi le moment où Lénine, alors étudiant à St-Petersbourg, fonde un nouveau parti, basé cette fois sur la masse des travailleurs.

Un événement, qui montre l'aveugle incurie de ceux qui gouvernaient l'empire, autant que leur cruel mépris pour le peuple, devait creuser plus profondément le fossé dans lequel s'abîmera le régime. Le 18 mai 1896, lors des fêtes du couronnement de Nicolas II, à Gadinskaïa, immense plaine près de Moscou, 3.000 personnes périrent étouffées et piétinées par la foule immense qui se presse au festin donné. On distribuait là de menus souvenirs : des gobelets, des mouchoirs historiés. Durant trois jours, les cadavres furent laissés sur place; les parents venaient fouiller dans le tas pour y retrouver les leurs... Prévenu de la catastrophe, Nicolas II dit négligemment qu'il « ne fallait pas se laisser attrister par cela » et, le même soir, il dansa à l'ambassade française. Que lui importait, en vérité, quelques milliers d'esclaves; n'en avait-il pas une réserve de 160 millions !

L'état d'esprit se modifia rapidement en Russie, tant dans les villes que dans les campagnes. Et si, en 1905, lors du grand mouvement révolutionnaire, il y avait eu une unité de vue et d'action entre les travailleurs d'industrie et ceux des champs, la répercussion en eût été formidable. Au lieu de cela, fractionnées, les tentatives insurrectionnelles furent successivement noyées dans le sang. Ce manque d'unité fut si fatal, que l'histoire hésite à faire du pape Gapon, qui fit si grande figure, un héros ou un traître...

(1). — La terre du cultivateur rapportait à peine 650 kg. de froment par déciatine.

Pour l'Europe occidentale, la Russie était l'objet de grandes convoitises : il y avait là une main-d'œuvre docile à bon marché, un avenir industriel considérable, le pays possédait un sous-sol immensément riche. L'incurie, par ailleurs, permettait les combinaisons financières profitables. C'était un pays à coloniser. Il le fut. Neus allons voir comment.

Dans son ouvrage « Après dix ans », Sarabianov signale que l'accumulation des capitaux en Russie s'établit comme suit :

Années	Capital national en millions de rouble.	Capital étranger
1893-1896	104	145
1897-1900	112	451
1901-1904	209	182
1905-1908	389	371
1909-1911	913	284

On se rend compte de quel poids formidable l'étranger pesait sur l'économie financière de la Russie. La plupart des grandes banques étaient commandées par le capitalisme occidental. Sur un capital de 55 millions de roubles de la Banque Russo-Asiatique, 36 millions appartenaient au capital français. La Banque Commerciale privée de Petrograd, sur un capital de 40 millions de roubles avait 23 millions de roubles d'origine française.

Dans l'industrie, l'ingérence étrangère était plus considérable encore. On peut même affirmer que ce fut le capital étranger qui lui donna naissance et poussa à son développement vertigineux (1).

Le capital français dominait plus de 60 p. c. de la production de la fonte et plus de 50 p. c. de celle de la houille.

Sarabianov cite les chiffres suivants :

« Les principales entreprises minières du sud de la Russie appartenaient au capital étranger. C'était le cas de la Compagnie de Novogorossisk, de la Cie des Mines de Krivorog, de la Cie russe Méridionale du Dniéper, des usines de tuyaux laminés de la Russie du Sud, de la Cie du Donetz, de la Makéïewka, de la Cie, Russo-Belge, de la Cie Turque, de la Cie Kramator, etc. De 55 millions de roubles en 1899, leur capital s'élevait en 1909 à 90 millions de roubles et en 1914 à 107 millions.

» En 1913, 59 p. c. de la fonte du métal dans la région de Moscou provenaient

(1). — De 1890 à 1912, le nombre des sociétés anonymes passa de 443 à 2.483.

de la Cie anonyme belge. Dans l'Oural, 47 p. c. du cuivre sortaient des usines Krychtymki, propriété des capitalistes anglais, qui possédaient en outre, une des plus importantes entreprises pour la production du cuivre, l'usine de Spaskoïe.

» En 1912, 74 p. c. de la production du charbon du Donetz revenaient à des sociétés anonymes, c'est-à-dire presque entièrement à des entreprises étrangères. Sur deux compagnies minières de la région de Moscou, au capital de 1.740.000 roubles, 1.140.000 roubles appartenaient à la Compagnie Belge, autrement dit les 2/3.

» D'après certains calculs, 87 p. c. de la production totale du minerai de fer de la Russie du Sud se trouvaient aux mains de 14 compagnies anonymes, auxquelles participait le capital étranger. Rien que pour le bassin de Kivorog, sur 390 millions de pouds de minerai produits par les entreprises à capital russe et étranger, la part des entreprises étrangères s'élevait à 338 millions de pouds. La production du manganèse de Nikolsky l'unique entreprise après celle de Tchiatoury (Georgie) appartenait à trois compagnies anonymes à capital étranger.

» 90 p. c. de la production du platine étaient aux mains du capital étranger. 60 p. c. de la production du naphte et 75 p. c. de sa vente appartenaient à des compagnies diverses et syndicats étrangers. L'industrie chimique était presque uniquement financée par le capital allemand. 90 p. c. des capitaux des compagnies électro-techniques de la Russie étaient la propriété du capital étranger.

» Dans la fabrication des moyens de production, les capitaux étrangers dominaient presque sans partage.

D'autre part, sur 609 locomotives construites en 1913, 527 sortaient d'entreprises françaises, soit 86,5 p. c.

Par ces quelques données, on se rend compte de l'état de vassalité dans lequel se trouvait la Russie vis-à-vis du capitalisme international. Et quand on sait la dépendance étroite qui lie la politique d'une nation à ses sources financières, on découvre toute l'origine de la politique francophile des gouvernements de Nicolas II; on trouve aussi l'origine de la poussée expansionniste qui devait provoquer la guerre russo-japonaise. Comme la Russie avait de continuels besoins d'argent et que son grand banquier était la France, celle-ci conditionnait ses prêts à l'exécution de certains plans militaires

conçus par... l'état-major français. Mais ceci est une autre histoire...

Cette dépendance économique devait nécessairement se répercuter sur les conditions sociales et politiques du peuple. Les alliances militaires extorquées comme rançon par la grosse banque française déséquilibraient les budgets intérieurs. En 1911 un budget de 2.346 millions de roubles se détaillait comme suit :

455 millions de roubles (16 p. c.) pour les intérêts des emprunts d'Etat;

683 millions de roubles (24 p. c.), pour Guerre et Marine;

37 millions de roubles pour le Saint-Synode;

98 millions de roubles (3.4 p. c.), pour l'Instruction publique; Etc., etc.

En 1914, le budget de la Guerre et de la Marine atteignit 28 p. c. du budget total.

Ces budgets ne pouvaient se couvrir qu'au moyen d'un épuisement excessif des paysans et d'une exploitation abominable des travailleurs.

Si l'on compare la consommation du travailleur et paysan en Russie à celle des autres pays, on est frappé de l'indigence de leurs conditions d'existence. Toute la politique du régime tsariste et des compagnies étrangères consistait à maintenir le peuple dans un état de demi-esclavage. A la campagne, le paysan était écrasé par le propriétaire foncier, le fonctionnaire et le koulak; à l'usine, le travailleur était privé de tous droits politiques : l'association syndicale était illégale; les moindres conflits économiques étaient réprimés dans le sang et la terreur. La coalition du capitaliste, du prêtre et du soldat maintenait le prolétariat dans un état d'asservissement et d'ignorance moyennageux.

Voilà un tableau très sommaire de la situation de la Russie avant-guerre.

La guerre devait aggraver considérablement cette situation, à tous points de vue.

Il n'est pas possible dans ces notes préliminaires, de faire une étude détaillée des fluctuations économiques et industrielles en Russie pendant la guerre. Quelques indications devront suffire pour marquer l'effondrement progressif du régime et, surtout, pour déterminer exactement ce que la révolution trouvera au lendemain du coup d'Etat.

Tout d'abord, la mobilisation priva l'industrie de 40 p. c. de ses ouvriers les plus qualifiés. Ce qui fut pire encore, c'est que l'outillage et les moyens de pro-

duction provenaient pour la plus grande part de l'étranger, que leur réparation ne pouvait se faire en Russie. D'où une immobilisation rapide d'un grand nombre de machines. De nombreuses industries tiraient de l'importation leurs moyens de production. Or, la position géographique de la Russie d'Europe, l'isola bientôt du reste du monde.

Tout l'effort productif se concentra sur les industries de guerre dont la production s'accrut, évidemment au détriment des autres industries. C'est ainsi que la production des instruments et des machines agricoles tombait à 50 p. c. de celle d'avant guerre et en 1916 à 20 p. c. L'industrie du bois tombait à 38 p. c., celle de la pierre et des briques à 42 p. c., la fabrication du papier à 8 p. c.!!!

La culture périclita sensiblement. Le matériel roulant, outre celui utilisé par les armées, s'abîmait rapidement, aussi les transports diminuaient sans arrêt.

Pour les travailleurs, les conditions de travail s'aggravaient sans cesse. Courbé sous une discipline de fer, ayant à fournir des prestations de 12 et 14 heures de labeur par jour, l'ouvrier voyait son salaire moyen se réduire à 24 roubles 70 par mois!

Une spéculation effrénée pressurait la population. Comme partout ailleurs, la bourgeoisie s'enrichissait honteusement à la faveur des calamités publiques.

Le gouvernement tsariste courait aveuglément à la débâcle. Le déficit budgétaire qui était de 39 p. c. en 1914, passa à 74 p. c. en 1915 et à 76 p. c. en 1916. Comme les capitaux étrangers ne pouvaient plus combler ces manquements, le gouvernement eut recours aux émissions-papier. En 1914, il y avait pour 1,600 millions de papier en circulation, en 1917, pour 9,900 millions.

A la veille de la Révolution, le chaos était tel que le ravitaillement des armées n'était plus assuré : les canons n'avaient plus d'obus, les soldats manquaient de fusils, les convois de vivre n'arrivaient plus que très irrégulièrement. La disette menaçait l'empire entier. Le pouvoir s'abandonnait à l'empirisme d'un moine superstitieux. La vieille caste nobiliaire sombrait dans l'impuissance. La bourgeoisie triomphante s'apprêtait à asseoir sa puissance sur les épaules du peuple.

Telle était l'agonie de l'empire des Tzars au début de 1917.

(A suivre.)

Jean DE BOE

Quelle est la signification pour les Typos bruxellois du Cercle "L'Effort" ?

Un nouveau cercle s'est créé à Bruxelles. Fonctionnant depuis quelques mois déjà, il vient d'annoncer officiellement son existence aux typos bruxellois par la distribution ou l'envoi gratuit du premier numéro de son organe « L'Effort Syndical ».

Nombre de confrères, qui ne suivent pas régulièrement les séances de l'Association typographique et qui, par conséquent, n'ont pu assister aux premiers symptômes de formation de ce groupe, peuvent trouver étrange l'apparition d'un deuxième cercle se disant poursuivre, à peu de chose près, les mêmes buts que l'ainé « Le Creuset ». C'est pour eux un point d'interrogation.

Pour ces raisons, il est peut-être intéressant de rechercher ses premières manifestations et de refaire le chemin parcouru par ce groupement jusqu'aujourd'hui pour en dégager la signification exacte.

Tout d'abord, on a tenté de faire croire qu'il est simplement une réplique au « Creuset » qui, par sa propagande extrémiste mettrait la vie de l'Association en danger.

Simple prétexte, si l'on tient compte que ce dernier est dans sa cinquième année d'existence et qu'on dénonce seulement maintenant le prétendu danger, justement dans la période d'échéance du contrat collectif. Nous répondrons, et le prouverons plus loin, qu'il s'agit tout simplement de deux tendances de tactique syndicale qui sommeillaient depuis longtemps et qui s'affrontent ouvertement aujourd'hui, sous la poussée des événements et par la révélation d'éléments capables de défendre ces deux tendances.

Si nous regardons en arrière et que nous nous remémorons les séances qui consacreront l'élévation des cotisations syndicales, nous remarquons que les principaux leaders des récalcitrants à cette mesure se trouvent aujourd'hui unis sous le faisceau du cercle « L'Effort ».

Cette élévation des cotisations, votée à

l'unanimité des membres d'une assemblée extraordinaire, devait cependant, par la suite, devenir impopulaire, si l'on songe qu'elle obligeait les syndiqués à rogner encore sur leurs maigres ressources. Aussi un grand militant, au passé glorieux, encourageait cette politique, saisissant l'occasion pour « sonner sans haine et sans peur » le ralliement de toutes les « bonnes volontés »... vers un « effort » syndical.

Le moment était propice et, avec le concours du premier noyau de récalcitrants, on planta le premier jalon de la réaction au sein de l'Association typographique. Depuis lors, ce fut une suite d'interpellations aussi incohérentes les unes que les autres qui aboutirent à l'obstruction de tout travail syndical, décourageant les uns, éveillant les autres, si bien que maints de leurs premiers adeptes se retournèrent à nouveau contre eux. On se souvient des interpellations : « de la caisse », « de la clef du président », « Arts Graphiques », « délégation en Russie », etc., dans l'intention d'ébranler le comité de Bruxelles et qui aboutirent récemment à la manœuvre acharnée contre le président, secondée par la campagne diffamatoire du bulletin de la « Fédération Typographique ».

Et, à chaque question, le bon sens de la majorité des assistants se tournait contre les obstructionnistes.

Malgré l'insuccès, à travers ces événements, le cercle « L'Effort » s'était constitué et le bulletin typographique ayant reçu ordre du dernier congrès de cesser sa campagne de dénigrement, l'« Effort », résolu de combler cette lacune par la publication d'un organe, en fit paraître un à ses propres frais, ou plutôt aux frais que nous examinerons plus loin.

Voilà, condensé en grandes lignes, son travail passé. Quel sera celui de l'avenir?

Si nous nous en rapportons à « L'Effort Syndical » qui porte en sous-titre : « Syndicalisme - étude - agrément », et que nous lisons le premier article « Pourquoi? » nous y trouvons une première

contradiction. On nous annonce qu'il s'est créé surtout dans le but de rénover les publications défuntes « Le Bœuf illustré » et les « Annales », tout en ayant l'air de se désintéresser par son silence de toute cause syndicale. Plus loin cependant quelques mots de l'« Effort », font appel aux inconscients — et lesquels ! — qui se laissent conduire par une poignée d'intrigants. Au revers de ces pages, nous trouvons une attaque, pleine d'équivoque, contre les « anarchisants et communistes », qui sont cause de tout le mal, pour finir, en dernière page, par un avis plein de pitié aux malheureux « Tatches-Lull » qui ont la naïveté de soutenir de leurs votes un comité indésirable. Il suffirait à ceux-ci de faire le contraire pour devenir des hommes conscients.

Pourtant, bien camouflée, dans un article : « Vessies et lanternes », on trouve sa ligne syndicale, qui est probablement la raison primordiale de sa naissance à un moment qui en démontrera bientôt toute la signification. Voyez donc ce qu'il dit :

« Mais lorsqu'on connaît le pouvoir éclairant des vessies communistes il faut les faire éclater sans retard et ne nous guider qu'au moyen de la bonne vieille lanterne de la prudence et de la pondération laquelle, bien qu'un peu archaïque, constitue le seul luminaire nous permettant de nous diriger sans trop de dommage, à travers la fondrière sociale. »

Le Concours d'Abonnements du « Creuset »

Un de nos membres les plus dévoués vient de nous faire parvenir une somme de 150 francs, destinée à l'organisation d'un concours d'abonnements. Il nous suggère le règlement suivant, auquel nous souscrivons volontiers :

1. — Le présent concours qui s'ouvre au moment de sa publication, comporte trois prix, consistant en trois « Dictionnaires Larousse Illustré », chacun d'une valeur de 51 francs.

2. — Les trois camarades qui auront fait le plus grand nombre d'abonnements (acquittés) au « Creuset », jusqu'à fin juin, seront classés gagnants.

3. — Ceux qui ne seront pas classés, pourront continuer à faire des abonnés jusqu'à fin décembre, où se clôturera un concours analogue.

4. — Les camarades qui feront des réabonnements ne pourront en tenir compte qu'à la condition qu'ils fassent en outre 5 nouveaux abonnés.

5. — Les abonnements seront d'un an (5 francs). Les envoyer à notre camarade Jean De Boe, 139, aven. des Archiducs, Boitsfort, ou au local : « Le Creuset », 23, place Saint-Géry, Bruxelles.

6. — Les camarades de province peuvent participer à ce concours.

Donc tout le monde à l'œuvre ! Aux menaces patronales, répondez par des abonnements du « Creuset », ce sont d'excellentes munitions !

Et merci au dévoué donateur.

« Le Creuset ».

Et là est la réelle signification pour les travailleurs typographes de l'apparition de l'« Effort syndical ». Tout le reste n'est que du fard servant à maquiller les défauts de la fille aux yeux du galant. La collaboration d'un François Dewit, sarrazin de la grève de 1925, qui méconnut toujours le syndicat et auprès duquel devrait se faire le premier « effort syndical », et le soutien par la publicité patronale et politique nous prouvent suffisamment la conclusion vers la collaboration des classes.

Si la place ne faisait défaut, je pourrais continuer à démasquer plus exactement les visées de ce cercle, mais ce qui précède doit suffire pour vous convaincre de la nécessité de veiller au grain et de suivre de près le travail syndical de ces égarés. Ce qui est certain, c'est qu'à cette tactique de collaboration et de compromission, le « Creuset » opposera sa tactique de lutte de classes en faveur des ouvriers et soutenu par eux.

C'est vous qui jugerez et trancherez le différend et si vous estimez la nécessité d'être du « Creuset », vous avez comme devoir de consolider ses moyens d'existence en le soutenant, en vous y abonnant ou en lui procurant des nouveaux abonnés.

C'est en quoi consiste votre travail et c'est la meilleure réponse que vous puissiez donner à la tentative de l'« Effort syndical ».

X. ITO.

Hier et Aujourd'hui

Du VIIe au XIe siècles, le suzerain et le vassal avaient l'un envers l'autre des obligations réciproques : elles étaient fixées par une convention officielle, appelée « Contrat Féodal ». Celui-ci avait pour objet : 1) l'hommage et l'investiture; 2) les « droits » et les « devoirs » du vassal.

La campagne entamée pour le renouvellement de la Convention établie sous le nom de *Contrat Collectif* conclu entre la Fédération patronale belge des industries du Livre, d'une part; la Fédération Typographique Belge et la Centrale des Travailleurs du Livre, d'autre part; contrat ayant pour objet de désigner les droits et les devoirs des organisations citées, je ne puis m'empêcher de répéter la phrase préambule ci-dessus et de faire un rapprochement entre les deux époques.

L'histoire est un éternel recommencement : le *Contrat Féodal* n'a pas changé mais pour ménager les susceptibilités de l'époque, on le baptisera de *Contrat Collectif* :

Mais, reprenons l'histoire :

... Vers l'an 1200, les seigneurs se plaisaient à accorder protection à leurs vassaux, à soutenir le droit du faible, car peu à peu les serfs, qui ne sont déjà plus les esclaves de la barbarie, comprennent la force de l'organisation. Ils se groupent en communes, en confréries et en métiers. Par leur force et par leur volonté, ils imposèrent leurs volontés, qui furent sanctionnées par des chartes et des édits, promulgués... lorsque l'affranchissement fut conquis de fait. Ces chartes stipulaient — comme de nos jours — les conditions de travail. Les seigneurs de l'époque, en preux chevaliers, se piquaient d'honneur de faire respecter par tous les moyens les édits. C'était l'âge heureux : les ateliers résonnaient du bruit des marteaux et des chants des compagnons; chaque commune était une ruche bruyante de gais travailleurs, car ils ne connaissaient pas, comme de nos jours, des salaires minimum, les hausses ou les baisses d'index, le chômage, la vie chère. Grâce à une industrie bien comprise entre employeurs et ouvriers, les communes grandirent en puissance. Partout éclatait la joie, le bonheur, la richesse, fruits du travail et de la liberté. Les Corporations des Métiers dé-

ployaient dans leurs fêtes et leurs cortèges un luxe inouï; l'or et les pierreries brillaient sur tous les vêtements.

Les anciens vassaux deviennent peuple et bourgeoisie. Bourgeois et peuple se liguent contre la féodalité, et la victoire leur est promise, car ils grandissent incessamment sous la lutte engagée entre l'élément féodal et l'élément monarchique. A cette époque de la Civilisation, les forces des classes hostiles étant voisines de l'égalité, la lutte et les révoltes imminentes se manifestèrent féroce et durent encore, au XXe siècle, siècle de l'électricité, de l'aviation, du Progrès.

Les ans succèdent aux ans... et rien ne change. Pourquoi ?...

— *Parce que la forme sociale actuelle est contraire aux intérêts généraux des individus et des peuples; elle appauvrit et affame le corps social :*

1°) En engendrant et même en exigeant de nombreuses classes franchement improductives, ou adonnées à la destruction;

2°) En engendrant et nécessitant des corporations parasitaires, ruineuses et démoralisatrices, comme sont toutes les bandes de l'immense armée mercantile;

3°) En rétrécissant dans une proportion incalculable la source des richesses sociales, par le défaut absolu d'organisation des fonctions productives : agriculture, manufacture, science, éducation, etc., défaut qui porte au plus haut degré le morcellement, la complication, l'incohérence dans toutes ces fonctions, ainsi que dans l'emploi social des hommes et de leurs facultés;

4°) En fomentant dans toutes les relations industrielles, sous le nom de libre concurrence, et dans toutes les relations sociales, sous mille noms divers, une *divergence des intérêts* qui met en état de guerre flagrante les uns contre les autres, toutes les catégories qu'on peut former dans la Société; qui fait jaillir entre les individus des hostilités sans nombre, et ouvre aux passions une multiplicité d'essors subversifs;

5°) En manquant d'un procédé d'industrie attrayante dont l'absence change, pour l'homme, le travail en supplice, et perpétue fatalement l'indigence, l'oppression, la fourberie, l'esclavage, les mala-

Envoyez les Abonnements : « Le Creuset », 23, pl. St-Géry, Bruxelles

dies, l'abrutissement, les troubles, les révolutions et tous les fléaux civilisés. — L'absence d'un procédé d'industrie *atrayante* diminue encore considérablement la production, en éloignant du travail tous ceux qui peuvent s'en affranchir, en multipliant les chômages, les pertes de temps, et plongeant l'ouvrier dans le dégoût.

.....
Ainsi, ces forces humaines qui, bien ordonnées, produiraient des richesses à en inonder tous les membres de la société, n'aboutissent qu'à l'appauvrissement et à la misère des masses, à l'étiologie du corps social!... Et ce ne sont pas les moyens d'action qui manquent : la terre, les capitaux, l'industrie, la puissance des machines, des arts et des sciences, les bras et l'intelligence, sont là. Toute la question, gît dans l'organisation de l'industrie, c'est une transformation totale qu'il faut essayer. C'est une question de bonheur ou de malheur, de richesse ou de misère, et peut-être, à l'heure qu'il est, de vie ou de mort pour les sociétés modernes.

Nous n'en sommes plus à l'ancien servage *individuel*, qui donnait en propriété le vassal à son seigneur ; nous en sommes au *servage collectif*, qui livre les classes inférieures, en masse, aux détenteurs de la richesse, aux seigneurs de la finance, de l'industrie et de la propriété. Nous vivons à l'époque malheureuse de la puissante et odieuse féodalité industrielle. De nos jours, la prépondérance croissante de l'industrie a remplacé la noblesse de robe et d'épée par la noblesse de l'argent, et les écussons par le coffre-fort ; le poids du coffre-fort détermine la hiérarchie des rangs et l'ordre des préséances. Outre la puissance de leurs capitaux individuels, les grands possesseurs de la richesse ont la force immense que leur fournit l'association des capitaux ; cette force corrobore et cimente leur coalition, déjà si menaçante contre les masses, dont il font le blocus industriel. Le Consortium industriel de Belgique, avec un cynisme révoltant, n'a-t-il pas donné, l'an dernier, des instructions confidentielles à ses membres pour qu'ils n'accordent aucune augmentation de salaire ; pour qu'aucun contrat de travail ne soit renouvelé et pour dénoncer ceux qui existaient. Les Maîtres-Imprimeurs de Belgique obéissent aveuglément à ces instructions en dénonçant la convention salaire ; sous le couvert de la crise du franc, ils se « débarrassèrent de la

main-d'œuvre inutile », jetant à la rue des centaines de travailleurs du Livre ; et, pour que l'œuvre admirable des seigneurs féodaux de l'industrie soit complète, ils organisèrent la débacle du franc, réduisant ce dernier à la valeur de 14 centimes.

Sous la pression de leurs seigneurs, maîtres et amis, la Fédération patronale belge des industries du Livre s'est volatilisée, s'est dissoute, laissant les Fédérations ouvrières, au moment des pourparlers pour le renouvellement de la convention arrivée à échéance, en demeure de se battre... contre le néant.

Allons-nous tomber dans le panneau?... Non, n'est-ce pas. Nous savons de longue date que les loups ne se mangent pas entre eux. Nous savons qu'ils nous préparent un... coup de maître. Nous savons aussi que la Fédération patronale possède des sections qui s'organisent, se constituent en « Société sans but lucratif », ce qui leur donnera la personification civile. Nous savons encore bien des choses... que nous tiendrons momentanément sous silence.

Nous savons aussi, pour ce qui regarde notre industrie, que la lutte est engagée en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Autriche, en Lithuanie, en Norvège, en Yougoslavie et en France, et que cette lutte est, pour nous, assurée du plus franc succès.

Chez nous — paradis des capitalistes — l'esprit patronal est resté sec, hautain, comme les seigneurs de l'époque barbare ; nous sommes restés les manants, mais nous sommes las d'être taillables et corvéables à merci ; nous voulons être des hommes libres ; nous sommes des travailleurs conscients.

Allons confrères lithos, typos, relieurs, allons les serfs, allons les manants, l'heure de la mobilisation sonne : tous dans les rangs. On ne nous donnera rien ; par notre solidarité, par notre bloc puissant, par notre volonté, par notre ténacité, nous dicterons notre volonté : nous voulons un salaire juste, honorable et stable ; nous voulons traiter avec les patrons sur un pied d'égalité, en esprit de complète liberté réciproque ; nous voulons vivre honorablement, en parfaite harmonie avec tous, en travailleurs conscients et organisés, non en esclaves ni en bêtes de somme.

TCHANTCHES.

CAMARADES! VOYEZ NOTRE CONCOURS D'ABONNEMENTS

BIBLIOGRAPHIE

Broutillard est venu m'attendre l'autre jour, à la sortie de l'atelier. Je me dis à moi-même : il doit y avoir quelque chose qui cloche. En effet, lorsque je suis honoré de la visite de mon ami Eusèbe, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, soit avec lui, soit avec d'autres.

Nous faisons quelques pas en silence. Je n'ai garde de l'interroger, je sais qu'il y viendra de lui-même. Voilà qu'il me tire déjà dessus :

— As-tu vu « leur » deuxième numéro ?

— De quoi parles-tu, mon cher Eusèbe ?

— Mais de leur « Effort »... Tu reviens toujours de Pontoise. L'as-tu lu ?

— Mais non, je ne l'ai pas lu. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ce qu'il y a dedans... C'est du propre. Tiens, lis-le...

Et Broutillard, avec une moue méprisante, me tend le papier.

En effet, il n'est pas très propre, il est tout gras. C'est que, après l'avoir lu, Eusèbe s'en est servi pour donner des râclures d'assiette à son chat. Puis, il a pensé que je pouvais ne pas recevoir ce journal, il l'a ramassé et le voici... C'est gentil, tout de même, d'avoir pensé à moi.

Et voilà que Broutillard est secoué d'une douce hilarité :

— Tu vas voir à quoi se résume cet « effort ». Dès l'article de fond, le « comité de rédaction » (qu'il dit) fait une profession de foi syndicale qui va chambarder l'industrie du Livre ; ces gars-là n'y vont pas avec un manche de parapluie avec les patrons. Il te vous envoie d'une faible voix un

... Et du soleil voici le disque d'or...

et cela en plein hiver, brisant net avec la routine des Ephémérides!... Des révolutionnaires, te dis-je ! Et les voilà partis et bien partis... porter leurs compliments à leur calotin d'imprimeur qui, pour appuyer leur « effort » d'épuration syndicale, leur fait des conditions très... très... Ah ! mais, ils ne reçoivent pas d'argent de Moscou, eux (voyez annonces). Ils n'ont pas de fil à la patte, eux, et ne se cachent pas pour l'affirmer — d'abord, ça ne se porte pas sur un plastron. Et ils continuent leur route jusque... chez les annonceurs qui les... remercient de leur

beau travail d'épuration, puis chez..., etc., etc., tout cela en chantant, pour s'encourager les uns les autres :

...Chante paysan, c'est Noël! C'est Noël!

Tu parles d'un Noël!...

Un bon vieux camarade, qui s'est laissé prendre aux pipeaux « Bœuf illustré » et autres « Annales », tendus par l'« Effort », convie les lecteurs à se déridier. Mais comme il le fait avec beaucoup de méancolie durant une centaine de lignes, ça ne fait pas rire du tout...

Mais ce qui est épatant, c'est l'article — ou plutôt un des articles — de Zot-Louitche. Qu'est-ce que notre ami Quercus déguste là-dedans ! D'abord, ce cachottier de Quercus ne nous avait pas dit qu'il était parti en U. R. S. S. comme délégué officiel du « Secours Rouge », parce qu'enfin, si Zot-Louitche le dit, c'est qu'il le sait... car il ne ment jamais et ne parle pas à la légère — tout au moins il le dit. Ce qui a l'air de chiffonner le comique syndical, c'est que notre ami a accusé la « réaction » d'avoir profité de son absence pour tâcher de déboulonner notre président. Or, tout le monde sait que ça n'est pas vrai. Cette histoire d'interpellations, de liste à signatures, de chahut aux assemblées, de campagne diffamatoire dans le « Bulletin Typographique », chacun sait que « ça » n'a jamais existé. Tout l'« effort » n'ayant uniquement été fait que contre les patrons. D'ailleurs, les majorités écrasantes obtenues par les partisans de Louitche, dès le retour de Quercus, sont là pour prouver que ce dernier exagère. Mais ce qui compte dans cet article, c'est la profondeur des arguments... ça donne le vertige!...

Mais j'ai lu quelque chose à laquelle je n'ai compris goutte. Je l'ai montré au pharmacien du coin qui m'a dit de le faire voir au vétérinaire ; mais je n'ai toujours pas la moindre idée de ce que cela signifie. Sais-tu, toi qui as fait des études, ce que c'est la « Phagocytose sociale » ?...

— Mais, oui, Eusèbe. La phagocytose sociale (en latin *Phagocytosis socialibus*) est un petit animal de la famille des coliques, c'est lui qui provoque la carrie des os du lombric. Le lombric (en latin *lombricus*) qui est atteint de cette terrible maladie, manifeste d'abord les symptômes

Envoyez les Abonnements : « Le Creuset », 23, pl. St-Géry, Bruxelles

douloureux du décubitus congénital, puis, insensiblement, ses doigts de pied se mettent en accordéon, et le lombric, sous les effets des toxines interstitielles de l'hypothénuse de la mandragore, refuse ses aliments, bientôt il tombe d'épuisement et se traîne péniblement à terre en se contorsionnant comme un ver. La mort survient par cessation de vie. C'est une bien triste chose que la phagocytose sociale, surtout lorsqu'elle est accompagnée de diathèse régurgitoire et atrabilaire.

Ce pauvre Broutillard, qui a l'estomac délicat, pris d'indisposition subite, m'a plaqué là et j'ai dû finir moi-même l'organe du « syndicalisme » rénové.

Je ne m'arrêterai pas à la collaboration technique des demoiselles Ciseaux, quoique ce soit la seule chose intéressante dans ce canard, sauf toutefois le papier en lui-même qui, lorsqu'il est coupé au format convenable, est d'un emploi très utile au W.-C.

Il y a de la correspondance de province — il y en a même de Bruxelles, qui égratigne un de nos amis. Ces gens-là oublient vite que, lors de la compétition à l'Association pour la délégation en Russie, ils ont voté pour ce délégué, dont ils se gaussent — à l'abri de leur papier — parce que sa causerie, qui fut des plus intéressantes — j'en appelle aux adversaires qui l'ont écoutée — se fit devant une salle presque vide. L'Autre Manneke-Pis a tort d'en parler, car il souligne le courage des contradicteurs de coulisse qui jugèrent prudent de... s'abstenir. Il y a la « Lettre de Paris » de Lemoine, qui mise en France sur la même balance collaborative que celle de nos « fougueux effortistes ». C'est bien dommage. Enfin, cette fois, Lemoine nous explique que les travailleurs « unitaires » sont ci, sont ça... bons à pendre, quoi ! Si Lemoine nous parlait un peu de la diminution des salaires... en France.

Et voici le bouquet. La trouvaille générale de Zot-Louitche « Tatches-Lull et Cie » a valu à l'« Effort » des lettres, des lettres, c'est une merveille à voir : des monceaux, des montagnes de lettres; aussi c'est un filon qu'il convient d'exploiter à fond. Tout n'est pas si drôle que ça dans ce canard. Seulement, il y a un « apothèque » qui s'est mêlé de cette histoire, il a voulu donner à Louitche cer-

taine pilule contre la constipation. Résultat : à la dernière séance, notre comique syndical n'a pu se livrer à ses exhibitions de voltige oratoire; le pauvre avait la... — oui, sauf vot' respect, c'est comme je vous le dis. Rivé à la lunette de son W.-C., il n'a pu venir em... ses confrères à la séance. Cruauté du sort ! Aussi, on cherche autre chose pour corser la trouvaille et, comme on n'a pas l'imagination fertile, on a passé des nuits blanches pour accoucher d'une statue en... saindoux — encore une chose qui fait glisser, faites attention. Il était pourtant si simple de monter cette trouvaille... en épingle de cravate — c'est discret, élégant et ça dit tant de choses...

Il y a enfin des vers humoristiques, dans le genre de ceux-ci :

*Si en séance un bel orateur
Tout en parlant sans haine et sans peur,
Plastronne, la main sur le cœur,
Avec l'aplomb d'un bateleur,
Pareil à ce bonimenteur...
Ne cherchez pas, car c'est*

* * *

*Sur le fil de ses convictions,
Principes et contradictions,
L'orateur fait des contorsions
Même lorsqu'on le voit sourire
Dans le but certain de détruire
Il se sert du poison, de l'endens,
Dans ses discours sans queue ni sens
Ne cherchez pas, c'est*

* * *

Etc. , etc.

Et pour la fin des fins, des annonces : « Comptoir de dépôts et prêts » (socialiste) 1/2 page; « La Prévoyance Sociale » (socialiste) 1 page; « L'Eglantine » (socialiste) 1/2 page; « Photogravure de la Presse » (socialiste) 1 page; « Coopérative Maison du Peuple » (socialiste) 1/2 page; d'autres, de fournisseurs de matériel. Il faut évidemment que la propagande syndicale (?) de l'« Effort » se paye par ceux qui en profitent, alors...

En somme, ce deuxième numéro de l'« Effort Syndical » est une attaque décisive contre la Fédération Patronale pour le triomphe des revendications ouvrières... ainsi que tous ses lecteurs auront pu s'en convaincre.

BENOIT II

Les Arts Graphiques, S. C.
Chaussée de Haecht, 201
Schaerbeek